

Identité et Altérité dans l'œuvre de Hédi Bouraoui

Rafik Darragi

Université de Tunis, Tunisie

Dans son recueil *Livr'Errance* paru à Toronto en 2005, Hédi Bouraoui écrivait à propos de la poésie : « La poésie n'est pas 'le développement d'une exclamation' comme l'a écrit Paul Valéry. Elle est incessante interrogation. Questionnements qui nourrissent l'essentiel en nous. Ainsi des questions clés : Sur le qui suis-je? Qui est-il? Qui sommes-nous? Que faisons-nous ici sur terre? Où sommes-nous passés? Où allons-nous? » (8-9).

Cet ultime but de la poésie, cette « incessante interrogation » sur le sens que nous devons donner à la vie, est en fait, un thème qui court en filigrane dans tous ses écrits. Non seulement ses recueils de poésie, mais aussi ses nouvelles, ses essais, et ses romans. Tous convergent vers cette même volonté. Dans *Traversées*, par exemple, son dernier recueil, presque tous les poèmes, une trentaine, abordent d'une façon ou d'une autre « trois questions fondamentales », à savoir : « Qui suis-je? Qui sont les Autres? Quelle réalité secrétons-nous dans nos contacts avec le monde éclaté d'aujourd'hui? » (1).

Notre intervention se situe dans cet axe thématique. En effet, toute interrogation sur ce sens de la vie porte invariablement sur ces deux concepts que sont l'identité et l'altérité, deux concepts qui se rejoignent et se recoupent dans la mesure où, pour tout individu frappé du sceau de la différence, la religion, la couleur de la peau ou l'accent, pour tout immigrant, quel que soit son pays d'accueil, c'est précisément sur le sentiment de cette différence que se pose son rapport à soi et à l'altérité.

Le problème du sens que l'individu doit donner à la vie n'a jamais cessé de tarauder les poètes. Cette préoccupation est aux antipodes

de la névrose dont parle Freud car elle ne relève pas du seul psychisme. Le poète romantique anglais Keats définit cette préoccupation par l'expression 'negative capability'. C'est une prise de conscience, une perception aigüe de notre condition humaine, une mystérieuse faculté qui fait que le poète aspire à vivre à mi-chemin entre le mystérieux et le naturel sans ressentir pour autant les affres de la névrose, du doute ou d'une curiosité morbide.

Les références à ce sujet sont multiples et même paradoxales. Il y a celles qui soulignent sa complexité comme cette exclamation qui survient dans *La Composée*, l'un de ses premiers romans : « Qui suis-je? Éternelle question dont personne ne peut faire le tour même jusqu'à la mort! » (22).

Il y a également celles, plus personnelles, qui font allusion à sa futilité en ce monde devenu aujourd'hui cosmopolite, comme ce vœu pieux du poète :

Flute! Je veux m'appeler oui
Un oui neutre Sans rime ni Maison
Qui nie toutes les fortunes
les étiquettes et les Nations
Un oui qui nie les Nations
et les Nationalités Source de haine
et d'immortalité. (28)

Enfin, il y a celles qui soulignent, au contraire, son importance. L'interrogation est une quête d'identité, « cette essence primordiale » dont « personne », pourtant, au dire du poète lui-même dans le Prologue de son recueil *Struga*, « ne veut (en) être dépourvu ».

C'est dire, par conséquent, qu'en se posant cette éternelle question 'Qui-suis-je?', ce n'est pas, en particulier, la métaphore de l'existence que le poète vise en particulier, celle de ceux qui, hommes ou femmes, tentent de survivre aux naufrages de la vie. Comme le prouve sa poésie, Hédi Bouraoui n'est pas habité par l'angoisse pour le lendemain mais par ce qu'il appelle 'le repli sur soi', un moment de contemplation, à même de rendre le sujet plus lucide :

Le repli sur soi, écrit-il, est parfois une nécessité absolue pour une connaissance approfondie de soi. Il n'en reste pas moins que la plongée du dedans n'est pas suffisante. Cependant, pour connaître autrui,

il faut d'abord bien se connaître. Une fois cette étape accomplie, il devient urgent de s'ouvrir à la « différence intraitable » pour équilibrer et harmoniser tout dialogue avec le monde. Autrement dit, faire en sorte de dépasser la simple communication pour une communion des esprits (*Struga* 7).

Tout compte fait, cette interrogation n'apparaît donc pas comme sa préoccupation première. Dans son roman *Méditerranée à voile toute*, le personnage central, Hannibal Ben Omer proclame fièrement :

Au lieu de l'éternelle question : Qui suis-je? Je me suis toujours concentré sur le « Qu'ai-je fait? ». Ainsi ai-je pu dévier du nombrilisme de mes aïeux, de leur quête du mot « haïssable », de leurs conquêtes de terres et de comptoirs! J'aime tourner autour de questions existentielles avec le sourire... et partir... Spirales constantes pour ne pas m'anéantir! (7)

Hannibal Ben Omer, comme on le devine, est fier de son statut d'immigré. Il le considère même comme l'un de ses meilleurs accomplissements sur terre : « Je suis particulièrement fier, dit-il, d'être un immigré qui ne s'est pas enfermé dans la posture de l'exclu, de la victime, de l'exilé, de l'ex-colonisé... » (166).

En tant qu'immigré, Hédi Bouraoui n'apparaît jamais dans ses écrits comme un être déraciné, écartelé. Contrairement à un poète comme Aimé Césaire, par exemple, il n'a pas évoqué dans sa poésie les affres du déracinement; il n'est pas comme l'auteur des *Cahiers d'un retour au pays natal*, qui se proclame : « Antillais, donc un homme du déracinement, aussi un homme de l'écartèlement... appelé à mettre davantage l'accent sur la quête dramatique de l'identité » (*Culture Sud* 33).

Cette « quête dramatique de l'identité », cette « recherche de l'Être » n'est pas inhabituelle. En fait, en tant qu'une des composantes de la problématique coloniale et postcoloniale, elle caractérise plusieurs voix de la francophonie. Elle court en filigrane dans les poèmes d'Aimé Césaire et de Léopold Senghor certes, mais également dans l'œuvre de bien d'autres, notamment dans les poèmes de Gilbert Gratiant, le Martiniquais, de Jean Sénac le poète franco-algérien et ou encore dans les travaux de son compatriote Mohammed Dib, romancier mais aussi poète engagé, soucieux de son identité, qui se proclame volontiers « écrivain public » de son peuple.

Hédi Bouraoui a préféré, sinon occulter cette « quête dramatique de l'identité » qui obsède tant d'écrivains francophones, du moins la réduire à sa plus simple expression, une sorte de repli sur soi temporaire le temps de bien se connaître. Certes, il lui arrive de clamer haut et fort, comme la plupart des poètes francophones, qu'il se sent 'crucifié' par cet acharnement de la société à le transformer 'en échantillon', à l'épingler 'comme un papillon'. En effet, il n'est pas sans savoir qu'« un émigré est toujours un dénigré » (Bouraoui, *Thyna* 193). Et si le souvenir de son séjour à Bangkok est resté indélébile dans son esprit, c'est parce que, dans cette ville personne ne remarque la couleur de la peau. Le 'farang', l'étranger dans cette ville, passe inaperçu, tant il est vrai que « le destin ternaire de notre poète, africain, européen, américain, s'imbrique à merveille dans cette Asie extrême-orientale, carrefour de tant de connaissances séculaires dans leur dispersion » (*Bangkok Blues* 9). Et le poète de s'insurger : « Différents de peau, n'est-ce pas le même sang? L'enveloppe n'est-elle pas un langage décadent qui monopolise encore les foules autour du totem de l'identité? » (*Traversées* 57)

Conscient que toute migration est une composante civilisationnelle, indispensable au progrès humain, il n'ignore pas, lui qui se définit dans *Traversées* comme le 'Global immigré' : « Global tel Roc insulaire dur à craquer!/Plus ou moins vivace en tous pays » (57), que passer du statut de la condition et de la mentalité 'd'immigré reçu' au statut de citoyen à part entière, est toujours un long chemin de croix :

Pour l'immigré que je suis, voyager n'est pas une sinécure! Bien au contraire. Des embûches et des rejets à tout moment. Il faut savoir où mettre les pieds; le moindre faux pas peut être fatal. Et quoi qu'on fasse, on doit se battre contre vents et marées. Simplement parce qu'on reste toujours l'étranger qui vient perturber l'harmonie interne d'un pays. Celui-là même qui s'épuise à montrer au pays hôte son intention non seulement de recevoir, mais surtout de donner. (Bouraoui, *Méditerranée* 80)

Ou encore : « À chaque marche, à chaque lecture, à chaque tournant de rue, de page, de projets, il vous faut vous adapter au terroir et réajuster votre vision du monde » (265).

À l'immigré donc de « s'adapter » à sa nouvelle vie mais aussi à faire preuve d'altruisme, d'une envie de partage malgré l'hostilité et la méfiance affichées à son égard. Pour l'humaniste qu'est Hédi Bouraoui, les différences existent bel et bien. Aucun immigrant ne peut les occulter, mais elles ne constituent pas pour autant des divisions insurmontables. Si la diversité de l'altérité propre au pays d'accueil est telle qu'elle est illustrée dans *Ainsi parle la Tour CN*, et si le partage d'une langue avec d'autres immigrants ne génère ni distanciation ni fausse complicité, pourquoi douter des bienfaits de l'émigration? D'autant plus que « nous sommes tous des émigrés sur terre! Alors pourquoi les peuples s'entretenant-ils pour un petit lopin de poussière? » (239).

Cette acceptation de la finitude sous-tend un appel pressant au partage fraternel, à l'ouverture vers autrui, vers la culture de l'Autre. Elle fait partie d'un processus qui vise à occulter l'importance de la différence, et qui court en filigrane dans tous les écrits de Hédi Bouraoui. Le résultat n'est pas une sorte de subversion ou d'acculturation. Parce qu'il n'y a pas, à proprement parler, de situations psychologiquement conflictuelles, chez Hédi Bouraoui, la quête d'identité reste constamment subordonnée à l'altérité. On a beau rechercher cette soi-disant 'surconscience linguistique' dont souffriraient certains auteurs francophones, c'est-à-dire, à propos de Hédi Bouraoui, le 'signe maghrébin' dans ses écrits, le rapport œuvre/auteur ne révèle rien de particulier. Hédi Bouraoui possède quatre langues, l'arabe, le français, l'anglais et l'italien. Il n'emprunte à sa langue d'origine que l'élément folklorique, au même titre que la langue anglaise dans *Paris berbère*, thaïlandaise, dans *Bangkok Blues* ou encore, laotienne, dans son tout récent 'narratoème', *La Réfugiée (Lotus au pays du Lys)*.

Toutes ces considérations nous amènent logiquement à affirmer que cette question, 'Qui suis-je?', induite par ce 'vertige introspectif' propre au poète, n'a finalement aucune connotation régionale ou nationaliste. En revanche, elle sous-tend l'appel du sage, l'invitation lancée dans *Méditerranée à voile toute*, à s'évader de soi-même et partir vers les autres, pour s'ouvrir à leurs cultures, seul remède aux maux actuels de la société, inscrivant de la sorte l'immigré dans l'organisation sociale du milieu

ambiant comme « la figure de l'Autre » (313) par excellence. Elle est purement individuelle, définie par l'auteur lui-même, métaphoriquement, comme le « tour du monde de ma mer intérieure, La Méditerranée de mon enfance, de mon adolescence, de mon âge d'homme » (313), un 'tour du monde' imaginaire donc, symbolique, un repli sur soi, une introspection, sans traces rémanentes, mais indispensable pour se connaître et connaître l'autre pour atteindre finalement la « communion des esprits » (313).

Ainsi, malgré la riche expérience exilique de ses personnages romanesques, le lecteur ne décèle chez Hédi Bouraoui, aucune ambivalence, aucun sentiment de déracinement, aucun questionnement sur la pertinence d'un éventuel retour au pays natal. Au contraire, « lardé », comme il le dit lui-même, « d'identités plurielles »... n'aspirant qu'à « aller en quête d'arcs-en-ciel » (336), il se sent à la fois Tunisien, Français et Canadien, de cœur et d'esprit. Voyageur infatigable, Hédi Bouraoui avait sillonné le monde, de long en large, devenant ainsi, tout naturellement, comme il se définit lui-même dans *Echosmos* « un homme de partout », membre à part entière de « la patrie de l'homme » (10).

Faut-il s'en étonner? Cet homme manque rarement de revendiquer ce côté nomade qui le caractérise si bien. Que cela soit dans « le silence boréal », dans « la toundra de la pensée », dans « les arpents des langues », dans « le manège des cultures » ou encore dans « le carrousel du temps », (*Traversées* 11), il trouve toujours moyen de se ressourcer au gré de ses pérégrinations. Il s'agit évidemment du fameux 'Marcheur' de *Cap Nord*, des *Aléas d'une Odyssée* et de *Méditerranée, à voile toute*, Annibale Ben Omer, Ulysse des temps modernes, qui n'est pas sans rappeler d'autres personnages, notamment Barka Bousiris, le 'scribe voyageur' de *La Pharaone*.

Bien qu'il « déteste » l'autobiographie, « ce genre où l'effusion joue le rôle moteur de toutes les tensions... » (Bouraoui, *la Tour* CN 23), celle du poète perce déjà dans les premières œuvres, notamment sous les traits de Tar, le fils de la Rose des sables, né dans le pays des nomades et qui, après bien des péripéties, porté par des vents capricieux, finit

par atterrir dans le Nouveau Monde, devenant du coup le Canadien fier et amoureux de son nouveau pays.

Hédi Bouraoui expose à l'envi, à travers des personnifications, des trajectoires de vie spécifiques ou encore d'arrêts sur images, les divers signes de l'intégration. Les fruits méditerranéens lui inspirent cette étonnante métamorphose, riche en association d'idées et qualificatifs de valeurs opposées :

Je suis l'Olive qui embaume Sérénité
Et non pas Grenade qui torpille Vie/éternité
Je suis la Figue qui aiguillonne l'Elan
Et non pas Barbarie qui environne les carcans
Je suis l'Abricot qui nourrit pulpe de pensée
Et non pas Noyau qui fige la durée (*Traversées* 36)

Dans 'Canaduitude' ne dit-il pas?

Tu me domines Américain de mes amours
Je me canadianise
...
Où est ma canne?
Dans ma cabane
Au Canada
Je retrouve mon âme (*Echosmos* 68)

Qu'il aille, dès lors, jusqu'à s'identifier, de son aveu même, à cet animal sauvage, qu'est l'orignal, quoi d'étrange? Dans *Ainsi parle la Tour CN*, il a, en effet, poétiquement associé cet animal emblématique du Canada aux intimités mystérieuses que Twylla Blue avait ressenties à sa vue dans la forêt.

La perception des divers rapports intimes et secrets qui existent entre les êtres, les choses et les animaux reste très vive chez le poète. Parce que tout animal possède une signification symbolique, aussi infimes soient-elles, certaines créatures peuvent fort bien symboliser nos peurs ou nos désirs et à ce titre, elles nous renvoient notre propre image ou l'image que nous percevons de l'Autre. Quelle est, par exemple, la signification symbolique d'une nouvelle comme celle de Dino Buzzatti, 'Les Souris', sinon la charge de terreur que cet animal provoque? Le

fascisme et les extrêmes droites en général ne se complaisent-ils pas dans la charge de terreur que le rat inspire à tout un chacun? Pour Hédi Bouraoui, l'orignal possède une signification symbolique autrement plus agréable et plus pacifique :

Twylla sait que l'orignal est maître de sa destinée. Contrairement au cerf qui s'affole et suit le cours du troupeau. Lui suit sa nudité virtuose. Jouissant de la nature et de l'espace qui se soumettent à lui, lui font entière confiance. Son âme paraît suspendue à la roche. A la terre, aux sapins. À l'univers des plantes et des animaux. (143)

L'insertion dans le discours de Twylla Blue de telles intimations souvent liées au folklore, aux légendes et à l'histoire profonde de son peuple, n'est pas fortuite. Par sa résonance, la lente évolution de la conscience de ce personnage, à notre avis, le plus proche de l'auteur, ne manque pas de faire ressortir la spécificité de la réalité canadienne

Écrire, a-t-on dit, est un acte d'amour; l'écriture possède un pouvoir totémique qui réchauffe le cœur. Écrire est avant tout une manière de penser, de s'exprimer, certes, et à ce titre l'écriture joue, bien évidemment, un rôle salutaire dans la vie du poète. Elle peut être un reflet intime, une remise en question, ou encore une manière de combat. Elle est surtout un engagement, dans la mesure où aujourd'hui, l'engagement est de mise.

L'intellectuel, plus que tout autre, se doit de prendre position sur les questions qui nous interpellent à l'orée de ce siècle. J. P. Sartre n'a-t-il pas reproché à Flaubert son coupable silence lors de la répression de la Commune? Hédi Bouraoui, « l'apolitique/ Qui n'a jamais adhéré à un parti de gauche ou de droite » (*Liv'Errance* 85), sans être un adepte de l'utilitarisme pamphlétaire, reste un homme de lettres engagé.

Pourquoi a-t-il donc inventé des concepts nouveaux, comme, par exemple, 'émigressence', 'transRéal', ou encore 'Transculturalisme', sinon pour trouver le mot juste, celui qui est capable de rendre clairement le sens de son engagement? Seul le terme 'Transculturalisme' est susceptible de souligner poétiquement mais sans ambiguïté aucune, la différence essentielle existant entre le 'melting pot' américain, qui brasse les nationalités jusqu'à oblitérer l'identité culturelle de l'individu,

et la mosaïque canadienne qui prône la connaissance de l'Autre sinon par le dialogue du moins par la culture. Comme l'explique celle qui le connaît mieux que quiconque, son amie de toujours, le professeur Betty Sabiston : "The prefix 'Trans-' in 'Transculturalism, suggests the desire to transcend the diversity or multiplicity by building bridges between and among peoples, so that Italian Canadians become interested in learning about Chinese Canadians, Chinese Canadians about Ukrainian Canadians, and so on" (*Echosmos* 14).

La langue française, qu'il manie avec maîtrise et les mots et concepts qu'il ne cesse d'inventer, lui offre à cet égard un moyen privilégié non seulement de sonder les âmes et de révéler son propre univers psychologique mais également pour souligner à loisir le pouvoir de création poétique, cet acte de synthèse par excellence, qui assure la survivance et qui œuvre, par conséquent, à ce que J.-P. Sartre, évoquant l'œuvre de Léopold Senghor, appelle « la réalisation de l'humain dans une société sans races » (*Orphée noir* Préface).

Comme le célèbre chantre de la négritude, sous sa plume, la langue française n'est plus, pour Hédi Bouraoui, un simple instrument de communication exogène; elle devient un instrument d'expression privilégié, voire un langage de combat pour 'l'amour du prochain' : « Comment fonder un langage adéquat, débarrassé des clichés pour l'investir dans l'amour du prochain quelles que soient sa religion, sa race ou son idéologie? Faire circuler la tolérance à l'égard de toutes les différences! » (*Cap Nord* 213-215).

Cet amour du prochain, cette profonde humanité, ce besoin de partage et d'identification qui brûle en lui et qui le pousse à compatir à la souffrance des autres, se détachent comme des constellations dans ses écrits. On les retrouve dans ses recueils comme dans ses romans, *Retour à Thyna*, *La Pharaone*, *La Composée*, *Bangkok Blues*, *La Femme d'entre les lignes*, *Paris berbère* ou encore la trilogie méditerranéenne : « On ne voit l'Homme que sous ses aspects extérieurs. Le masque que lui impose la société. Rarement l'essentiel de son monde intérieur! Celui-ci ne devient lisible que lorsqu'il

s'épanche, déverse son amour sous le regard d'autrui » (Bouraoui, *Méditerranée* 187-88).

Tous ses romans, en effet, peuvent être considérés, à ce titre, comme des romans psychologiques où l'amour, sous toutes ses formes, joue un rôle fondamental dans la progression du récit. De sorte qu'en attribuant à ses personnages principaux le rôle d'un narrateur omniscient et omniprésent, Hédi Bouraoui s'offre un moyen privilégié de révéler son univers psychologique. S'il s'évertue tant à plaquer sur leurs portraits une « expression verbale » (*In-Side Faces, Visages du Dedans*, VIII), c'est parce qu'il est certainement animé, dès le départ, d'une soif de la connaissance de l'Autre, de : « Faire ressortir le drame, ou plutôt les scènes des préoccupations du dedans. Donner à l'inexprimable une expression comme si le poète pénètre la conscience de la personne qu'il a en face de lui » (VIII).

Dans le roman *La Femme d'entre les lignes*, cette ode à l'amour, toute l'œuvre devient un subtil monologue intérieur où prédomine, en opposition à la mort, la quête de l'amour, cet instinct vital, fondement de l'être : « C'est peut-être pour cela que nous nous tournons tous – croyants et agnostiques – vers l'amour pour nous sauver, ne serait-ce que momentanément, de la mort qui nous pend au nez, et nous guette à chaque tournant! » (29).

C'est cet aspect fondamental qui sous-tend notre condition humaine, l'amour, la tendresse, l'affection, qui justifie l'engagement du poète, un engagement qu'on pourrait comparer à celui de Zola, tant il est désireux de « se situer dans son siècle », toujours au plus près des évolutions et novations de son temps et surtout de rechercher « une parole autre ».

Cette « parole autre », Hédi Bouraoui l'a trouvée dans la poésie. N'est-elle pas, comme il l'affirme lui-même, la « nourriture spirituelle qui informe... des problèmes cruciaux de la vie », et qui nous permet de « contempler le Soleil du savoir », en un mot, le pouvoir qui nous rend notre dignité et qui « assainit les conflits et les adversités? » (*Livr'Errance* 8-9).

Bien plus, parce qu'elle est « fonctionnelle », « pourvoyeuse de lumière dans les zones ténébreuses de la vie », la poésie corrige « les injustices et les avatars de l'histoire » et nous met ainsi « sur le chemin de l'équité et de la dignité humaine ». Grâce à elle, l'homme peut s'élever et questionner, combattre du côté des opprimés et des laissés-pour-compte (*Struga* 7).

Hédi Bouraoui fustige en tout premier lieu, le fanatisme religieux qui menace notre humanité. Il faut dire qu'avec le phénomène de la mondialisation la perception de la différence va en s'accroissant; le fossé entre les nations et les civilisations ne cesse de s'élargir, chaque jour. Le ferment de la religion, quelle qu'elle soit, rend encore cette perception plus dramatique dans la mesure où il élargit le champ de la haine jusqu'à lui conférer une dimension planétaire.

Parce que ce ferment s'accommode mal des valeurs les plus élémentaires de la morale sociale, il y a donc danger à laisser, au nom de ces valeurs, précisément, ce besoin de spiritualité croître et se muer en des objectifs souvent inavouables. D'où ce poème, *Liberté de parole*, dédié à la mémoire de ces hommes de lettres sauvagement assassinés en Algérie pendant les années de plomb :

À Tahar Djaout, Youssef Sebti, Abdelkader Alloula in memoriam
Je vous écris d'un pays lointain de neige et de verglas
Pour rappeler au monde le sacrifice de votre vie
Vous lâchement assassinés tombés sous de traîtres balles
Abattus hommes et femmes de lettres
Vos assassins n'auront jamais le dernier mot (*Livr'Errance* 84)

Avant de lancer cet appel qui en dit long sur son engagement :

Luttons contre tous les fanatiques de mauvaise foi
Ils ne reconnaissent ni loi ni amour de soi
Refusons d'être les martyrs de la foi qui n'a pas de foi
Debout levez vos drapeaux de paix de justice debout
Je suis avec vous debout munis de mes mots oliviers
Qui tentent de raviver la flamme du bonheur à cœur ouvert (85).

Cet engagement du poète est constamment nourri pour ainsi dire, par cette faculté qu'il possède à recourir constamment au vertige introspectif,

à passer de l'autre côté du miroir, à la recherche de soi-même. Jointe à son amour pour la poésie et à son pouvoir imaginaire, cette faculté lui permet d'atteindre ce que tout véritable poète recherche instinctivement, c'est-à-dire ce Nirvana paradisiaque de la métamorphose et de l'identification. En se métamorphosant en un dieu mythologique omnipotent, en un esprit omniscient et bénéfique, vigilant contre les préjugés et les lieux communs, en un père sage, garant des traditions, le poète ne fait en réalité qu'explorer et mettre à profit sans cesse les potentialités qui sont en lui, en parfaite adéquation avec ses désirs et ses idéaux.

Ce faisant, ce processus peut aboutir, comme dans *La Pharaone*, à la désacralisation pure et simple, du destin, de cette transcendance divine, ce *fatum*, ce 'mektoub' ancestral et cette 'moïra' mystérieuse qui datent de la nuit des temps. À travers cette métamorphose, la peinture à la fois glauque et transparente d'un personnage comme l'écrivain-historiographe et amant de la pharaone Hatchepsout, le destin tel qu'il a été formulé par les religions n'a plus cours; il n'est, en fait, qu'un mythe fabriqué par l'homme pour l'homme.

Du coup, la peinture de Barka Bousiris ne peut plus être perçue comme une simple fiction, à l'image d'une Némésis interdisant toute identification avec la réalité; mais bien au contraire, ce portrait devient une illustration vivante, un problème quotidien tangible, lieu d'intérêt, de préoccupation commune au poète et à son lecteur. Confronté à la réalité quotidienne, l'individu, dans l'œuvre de Hédi Bouraoui, forge en réalité lui-même son destin selon les impératifs sociaux et politiques du moment; c'est le 'nomos', à la fois destin et roue de la fortune, amalgame où fusionnent temps et mouvement, c'est-à-dire, en d'autres termes, les hauts et les bas de la vie quotidienne.

C'est pour cette raison que notre poète se révèle peu religieux dans ses écrits. Dans *La Pharaone*, Imane avoue avoir mis du temps pour comprendre le narrateur, Barka Bousiris, alias Hédi Bouraoui, qui refusait « la religiosité » : « Parce qu'il se voulait essentiellement oeucuménique pour les trois religions monothéistes de l'actuel. Et à bien y réfléchir, sa véritable religion, c'est l'Humanisme fondamental qui se dégage de l'universalité des cultures et qui lui tient lieu d'autel » (230).

En effet, pour Hédi Bouraoui, l'universalité de la raison occidentale pour laquelle tant d'hommes ont payé de leur vie, n'est pas un faux-semblant. Il croit à l'hellénisme, à cette philosophie du logos grec devenu raison universelle. Les religions sont, quant à elles, particulières : « Je me débarrasse de toute pompe sacerdotale pour aller vers l'unique culte de Beauté divine qui se morfond en nous, nous unit au-delà des divergences narcissiques et des nationalismes exacerbés. Je récolte les sourires embusqués et délie les visages afin de libérer les poitrines de leurs cargaisons funestes » (213).

Le vrai questionnement de la religion, a-t-on dit, c'est le 'miracle'. Chez Hédi Bouraoui, la connotation de ce dernier terme n'a rien de strictement religieux; elle relève plutôt de la vie de tous les jours. Dans « La pierre-jalon », il écrit :

Vivre au jour le jour le transrêlé de l'amour
Que ballottent mots et visuel,
virtuel et corporel...
Non pour plaire à l'inaccessible
Cirque du Destin
Mais pour profiter du Miracle :
Marcher, voir, manger, boire, respirer... (13)

C'est l'appel à la vie, à vivre plus intensément : « Marcher, voir, manger, boire, respirer »...ou encore le jaillissement des couleurs d'une aquarelle, « Abreuvant Assoiffé et Réceptacle » (*Traversées* 14), objet d'art ne devant rien à Dieu, mais à l'Homme, ce Créateur.

Conséquence inéluctable de ce cheminement : le politique chez Hédi Bouraoui souvent s'émancipe, se coupe de ses racines religieuses et finit par se désacraliser. Parce que l'histoire, cette éternelle répétition, imperturbable, suit son cours malgré toutes les malédictions et tous les anathèmes, l'être purement intellectuel n'a pas à redouter le sacré. D'où cette animosité viscérale ressentie vis-à-vis des extrémistes religieux mais également vis-à-vis des fanatiques du pouvoir de tous bords.

Dans le recueil *Livr'Errance* il laisse libre cours à son indignation contre certains dirigeants aveuglés par le pouvoir jusqu'à renier leur humanité comme le premier Président Bush, « Ce dinosaure post-atomique assoiffé

d'un clair de lune... », et son fils « Ce Policier mondial... bankerisé par l'axe maléfique » qui « carbonise un peuple innocent/Tout en clamant qu'il orbite un Nouvel Ordre étincelant » (34).

Sans oublier, évidemment, l'autre acteur de la tragédie irakienne, Saddam Hussein :

Le Maître des impostures le despote tombé
Dans le piège machiavélique de l'Amérique malade
Le sacrificateur d'un peuple soumis par la peur et la terreur
Pour une bouchée de pouvoir lunatique qui en dit long
Sur ce raté de l'histoire de toutes les occasions... (34)

La détresse du peuple palestinien ne le laisse pas, non plus, insensible. Le recours au style métaphorique, à l'allusion et à l'interrogation, ne peut manquer de conduire le lecteur à l'interprétation voulue :

On ne tue pas en Israël... On reconnaît la voix du Juste.
Mais où est cet éclat d'horizon aujourd'hui?
La montagne brille mais nie au fleuve ses sources
La grâce douloureuse des pierres qui cherchent encore une terre
Cet amour détourné par la violence que tu condamnes (*Liv'Errance* 43)

C'est que la violence, qu'elle soit d'ordre politique, religieux ou économique, est comme la mort et la décomposition, de tous les temps et de tous les lieux, véritable tare de la condition humaine car elle n'a pas disparu avec ce que l'on appelle la Civilisation. Hédi Bouraoui ne le sait que trop bien : L'homme reste homme. Nul siècle de la longue histoire de l'humanité ne peut être qualifiée de moins ou plus violent que l'autre. Individuelle ou collective, banalisée à outrance par les différents médias, améliorée de jour en jour, polymorphe à volonté, elle reflète, dans une certaine mesure, la Société, car si elle est dans la nature de l'homme, elle est également propre au groupe. Aussi chacun la voit, la subit et la juge d'une manière différente selon le bord où il se trouve. Force purificatrice pour les uns, régénératrice, offrant l'auréole du martyr aux « glorieux morts » de sa cause, elle est le mal, le mensonge, la destruction pour les autres.

Tous les malheurs se ressemblent dans la mesure où ils touchent l'homme dans sa chair. Les maux qui affligent aujourd'hui l'humanité comme la violence, la misère, l'injustice ou encore le racisme, sont en train

d'acquérir des proportions gigantesques dans un contexte international des plus défavorables. Partout la même haine pour l'Autre, pour celui qui n'a pas la même couleur de peau, la même religion, les mêmes origines et le même statut social, surtout les laissés-pour-compte de la société, chômeurs, immigrés démunis et autres SDF. Ce sont eux que l'opinion publique désigne du doigt, ce sont les vrais responsables de cette insécurité et de cette délinquance qui règnent aussi bien dans les villes que dans les banlieues. Dans le poème « Ballotement », Hédi Bouraoui écrit :

Ne point frétiller Petit Beur des Français
Ni grésiller Stragnero des Italiens... Ni...!
Toute honte ou fusion bue... le nouveau venu
Sera jeté Kleenex de rassasiés
D'où violences exacerbées d'Occident
En mal de justice sociale Orientale! (*Traversées* 61).

Faut-il, dès lors, s'étonner si la violence a été parmi les premières préoccupations de Hédi Bouraoui? Comme la plupart des hommes de lettres contemporains, elle fait partie de son environnement, celui, d'ailleurs, de toutes les époques de l'histoire. Comme A. Beggar le souligne, le poète « a réservé à ce thème une place de choix... Il suffit de lire *Retour à Thyna*, *La Pharaone*, *Ainsi parle la Tour CN*, ou encore *La Composée* pour avoir une idée sur les violences qui animent ces mondes » (22).

Si Hédi Bouraoui admet la nécessité, voire l'utilité, d'illustrer et de mettre en scène la violence c'est parce qu'elle lui donne ainsi la possibilité d'agir, selon sa vocation même, en témoin de son temps. Ainsi, par exemple, dans *La Pharaone*, le romancier, pourtant peu religieux, a recours au côté redoutable du sacré, pour illustrer la métamorphose de la violence maléfique et sa transfiguration en une violence bénéfique, fondatrice, et la substitution sacrificielle, le mythe du bouc émissaire. La mort symbolique de Barka Bousiris, le Scribe et l'amant de la Reine qui l'a fait revenir sur terre, est un châtement divin, le prix de son infidélité (227).

L'illustration et la mise en scène de la violence permettent également au poète de proposer une éthique. Celle de Hédi Bouraoui court en filigrane dans ses écrits. L'Enfer, ce n'est pas les Autres, c'est plutôt

soi-même, c'est l'incapacité d'aimer, la sécheresse du cœur, l'égoïsme invétéré qui pousse l'individu à rechercher le pouvoir par tous les moyens pour écraser et humilier autrui; de sorte que même la religion, malgré ses rites, se trouve démunie devant ce fléau :

Ces rituels ne sont enfin que des rappels de tous les exodes, de l'Holocauste et autres émigrations forcées qui peuplent la mémoire de gens pérís sous le signe des discriminations et des bannissements de la différence.

Je pense alors aux épurations ethniques auxquelles se donnent des détraqués, des Juifs, Musulmans, Chrétiens, tous confondus, des paranoïaques, des tortionnaires, des dictateurs de mauvais aloi, aux noms d'un Dieu ou d'autres maladies de pouvoir! (*La Femme d'entre les lignes* 30)

Cette pensée de l'auteur est à rapprocher des thèses freudiennes à propos de l'altérité qui est à chercher non dans le Même mais dans l'Autre; elle est selon le célèbre psychanalyste, l'unique remède contre l'intolérance et le racisme dont le fantasme de la pureté des origines est la cause de tous les malheurs et de tous les génocides passés et à venir.

Si Hédi Bouraoui insiste tant sur ce thème de la violence aveugle, c'est parce qu'il est certainement convaincu que « Nul ne fait le mal volontairement » comme l'affirme Socrate dans le dialogue du Gorgias de Platon : Seule l'ignorance du Bien est à l'origine du mal. Mais faut-il, pour autant, désespérer de l'Homme? Se retirer d'un monde où la vie nous engage? L'homme reste homme. Malgré ce formidable pouvoir de créateur qu'il détient dans ce monde qu'il domine, il ne cesse de subir défaite après défaite. Il « rame dans la forêt opaque » / « Guerres en bouquets... génocides/Fratricides.../Yoyos boursiers.../Catastrophes naturelles... » (*Traversées* 17).

Pourtant, semble dire Hédi Bouraoui, le progrès humain reste possible. Son recueil *In-Side Faces, Visages du Dedans* commence ostentatoirement par un poème intitulé « L'Écrivain », et se termine par un autre, intitulé « Le Bibliothécaire », comme si leur auteur, s'érigeant en véritable humaniste, veut démontrer par là, que le progrès humain est possible dans la mesure où il est tributaire de la culture, le vrai « chemin de la tolérance », alors que l'ignorance n'est que « source de violence ».

Pour le poète-pédagogue, en effet, la culture et son corollaire, l'éducation, n'incarnent pas seulement l'identité d'un peuple, aussi grand soit-il. Aujourd'hui, à l'ère de la globalisation et de l'internet, elles impliquent l'univers tout entier et de ce fait, elles incarnent le fondement et le salut de toute société civilisée. Or si l'Homme se trouve au « centre » c'est grâce à cette « pierre rare » qu'est « la parole efficace », c'est-à-dire, l'échange et « le dialogue fiction/réalité, art/poésie, théorie/créativité... » (*Traversées* 3), un échange qui dépend non seulement du laborieux mixage qui s'opère entre le vécu et l'imaginaire, mais aussi de notre perception de l'Autre :

À traquer ses traces... le monde se fourvoie...
 Seul triomphe sans le vouloir... le Sprinter
 Nouvelle vague possédant vertu d'initiation
 Mais... il doit parfois court-circuiter le Virtuel
 Et explorer le réel sommeillant en lui...
 En moi... en Autrui... (*Traversées* 57-58).

Dans son recueil, *Illuminations Autistes*, le poète handicapé découvre, comme par miracle, que la parole écrite est salvatrice; c'est l'heureuse « surprise » qu'il réserve aux êtres qui lui sont chers. Il sait que pour son grand-père en particulier, le livre qu'il aura enfin écrit sera « la surprise de sa vie ». Tant il est vrai que grâce aux « mots renaissants », qui « meublent le silence » (85), l'espoir renaît, et comme le remembrement d'Osiris par Isis, le miracle s'opère.

L'engagement du poète se base exclusivement sur cette conception originale de la poésie. Le poète n'est plus un « écrit-vain » mais un « écrivain » libre, ouvert, tolérant, un « script-acteur » totalement métamorphosé à travers une « écriture interstitielle qui émigre/immigre d'une culture à l'autre. Sans complexe, sans frontière, sans transition » (*Livr'Errance* 7).

Au lecteur donc de comprendre le message, la nécessité, voire l'urgence, de promouvoir l'inclusion sociale. Si ce thème développé dans ses écrits se recoupe et s'entrecroise à l'infini, c'est parce que le poète s'est toujours érigé en intellectuel prophétique, désireux de réformer le monde. Contrairement à une certaine catégorie d'écrivains francophones frileux,

méfiant, qui redoutent l'acculturation,¹ Hédi Bouraoui ne s'est pas retourné contre les valeurs républicaines occidentales. Lucide, conscient de l'importance intrinsèque de ces valeurs, de ces principes d'égalité et de justice qu'elles sous-tendent, il n'a pas hésité, au contraire, à les adopter et à s'en nourrir. À cette ouverture du cœur et de la raison, qui prône l'amour et dénie la différence, il a, pour éviter la sclérose, judicieusement allié à son talent d'écrivain une extraordinaire inventivité linguistique et un sens aigu de la provocation culturelle et politique.

Que dire en conclusion sinon que si toute œuvre poétique se tisse forcément de l'expérience vécue; celle de Hédi Bouraoui ne fait pas exception à la règle. Venant à la fois d'un migrant iconoclaste constamment conscient des replis et des résistances passives à opposer pour survivre et s'épanouir, et d'un écrivain et pédagogue qui a fait des problèmes de l'identité et de l'altérité son objectif principal, l'œuvre a forcément valeur de 'paideia' (Education). Tous ses écrits, par conséquent, nous offrent une clé d'interprétation opérante, susceptible de reconfigurer d'une manière plus positive les relations humaines si distendues aujourd'hui. Or, qu'est donc le progrès humain? N'est-il pas la fin fondamentale, la marche vers la lumière, l'ultime but, de la vie humaine? N'est-il pas fruit de l'échange des idées, de la remise en question permanente des principes acquis et des valeurs provisoirement reconnues? Et sur quoi ce progrès humain se base-t-il sinon sur une culture intellectuelle où 'paideia' (éducation) et 'dike' (équité) se rejoignent indissolublement?

¹ Cf. *Nedjma*, de Kateb Yacine.

Liste d'œuvres citées

- Bouraoui, Hédi. *Echosmos*. Toronto : Mosaic Press, 1986.
- _____. *Bangkok Blues*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 1994.
- _____. *La Pharaone*. Tunis : Éditions L'Or du Temps, 1998.
- _____. *Rose des Sables*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 1998.
- _____. *Struga, suivi de Margelle d'un Festival*. Montréal : Éditions Mémoire d'encrier, 2003.
- _____. *Retour à Thyna*. Tunis : Éditions L'or du temps, 1998.
- _____. *La Composée*. Ottawa : Éditions l'Interligne, 2001.
- _____. *Ainsi parle la Tour CN*. Tunis : Éditions L'Or du Temps, 2002.
- _____. *La Femme d'entre les lignes*. Toronto : Éditions du GREF, Collection Le Beau Mentir, 2002.
- _____. *Illuminations Artistes*. Illus. Micheline Montgomery. Toronto : Édition du GREF, Collection Athéna, 2003.
- _____. *Livr'Errance*. Toronto : Éditions D'Ici et D'Ailleurs, 2005.
- _____. *Cap Nord*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 2008.
- _____. *In-Side Faces, Visages du Dedans*. Illus. Micheline Montgomery. Toronto : CMC Editions, 2008.
- _____. *Les aléas d'une odyssée*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 2009.
- _____. *Méditerranée à voile toute*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 2010.
- _____. *Traversées, Poèmes*. Toronto : CMC Éditions, Collection Nomadanse, 2010.
- _____. *Paris berbère*. Ottawa : Éditions du Vermillon, 2011.
- _____. *La Réfugiée (Lotus au pays du Lys) 'narratoème'*. Toronto : CMC Éditions, Collection Nomadanse, 2012.
- Culture Sud*. Paris : Notre Librairie, n°164, janvier-mars 2007.